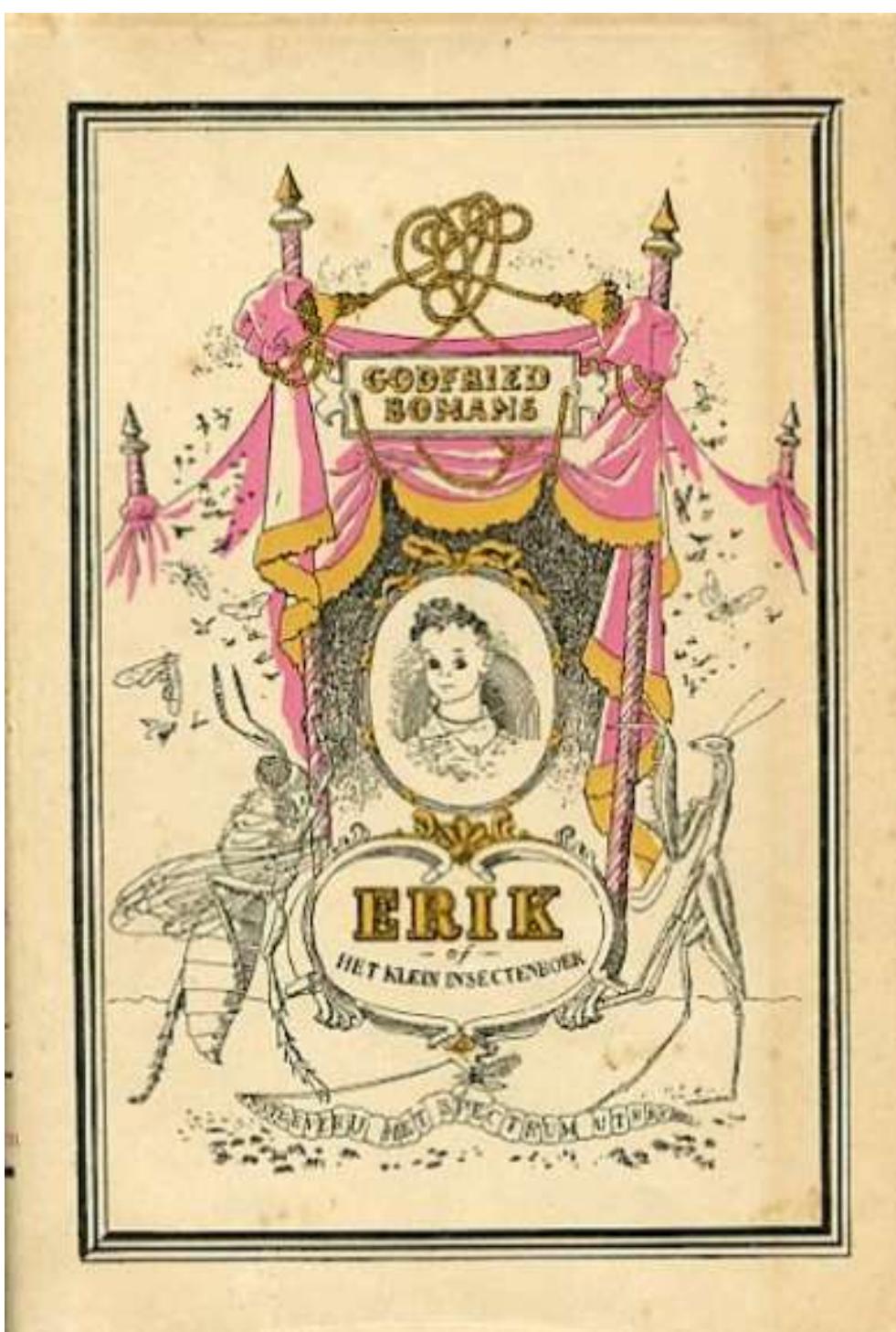


LE P'TIT O

Le petit livre des insectes



QUI EST LE P'TIT O

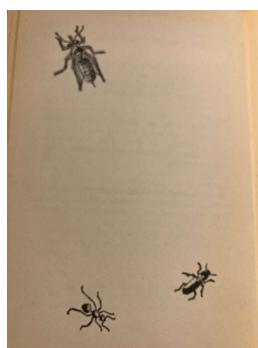
Au moment où commence cette histoire, le p'tit O est allongé dans son nouveau lit, dans sa petite chambre donnant sur la rue.



C'est l'heure où les petits enfants vont dormir, l'heure où le crépuscule commence à tomber. Dehors, le silence règne. On entend encore un chien aboyer au loin. La lune se lève, une étoile scintille. Ou est-ce Vénus, la planète ?



Les objets familiers sur le mur disparaissent peu à peu dans l'obscurité grandissante. Le dinosaure et le crocodile sur le papier peint deviennent une tache floue sur un fond gris. Le p'tit O pense à ce que Mademoiselle Farah lui a dit en classe ce jour-là à propos des tout petits animaux. On les appelle des « insectes ». Il ne connaît pas encore ce mot. Il le murmure à voix basse pour s'en souvenir : des insectes.



Mais où vivent-ils ? Sont-ils utiles ou embêtants ? Et peut-on les voir facilement ? Oui, bien sûr, il y a les papillons, les mouches, les guêpes (non : les guêpes !!), les abeilles et les moustiques. Mais Mademoiselle Farah dit qu'il existe beaucoup d'autres insectes, encore plus petits. Entre les brins d'herbe, même sous terre, imaginez donc !

Le p'tit O sombra doucement dans le sommeil. Un tableau de son arrière-grand-père qu'il avait vu quelque part, se glissa dans ses rêves. Y avait-il aussi des insectes dans l'herbe de ce tableau ? Soudain, il se retrouva assis sur le bord du tableau. Lui-même était devenu tout petit, comme s'il s'était transformé en insecte ! Il regarda par-dessus le cadre. Oserait-il sauter ? Attention, il y a aussi un plan d'eau à cet endroit, mieux vaut ne pas tomber dedans car il ne sait pas encore très bien nager. Le p'tit O se lança et, d'un grand élan, atterrit au milieu de l'herbe du pays de Prédelaine.

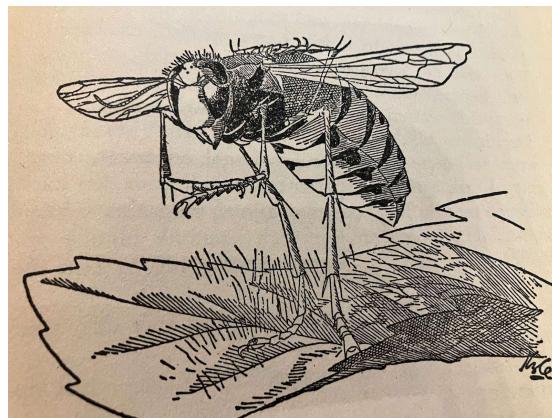


La GUÛPE (Non ! GUÊPE, GUÊPE !)

Il gisait à présent parmi les hautes herbes. Et il continuait à rétrécir, au point que ces brins d'herbe lui paraissaient des troncs d'arbres.

Soudain, le p'tit O eut l'étrange sensation d'être observé. Il se retourna et se retrouva face à un gros insecte monstrueux. Il le reconnut immédiatement : c'était une guûpe, comme dans un livre d'images qu'il avait reçu pour son anniversaire. Mais les guûpes ne mangent pas d'autres insectes, ce qui rassura un peu le p'tit O. Il dit poliment : « *Bonjour, Monsieur Guûpe.* » **GUÊPE** corrigea la guûpe. « *Je vous prie de m'excuser* (il avait entendu cette expression dans la bouche des adultes), *je voulais dire : guûpe.* » « **GUÊPE, GUÊPE** », répeta patiemment la guûpe tout en continuant à regarder le p'tit O. Ce dernier rougit, il n'arrivait pas à prononcer correctement les mots compliqués.

La guûpe continua à le fixer sans bouger puis lui demanda : « **Avez-vous l'autorisation ?** »



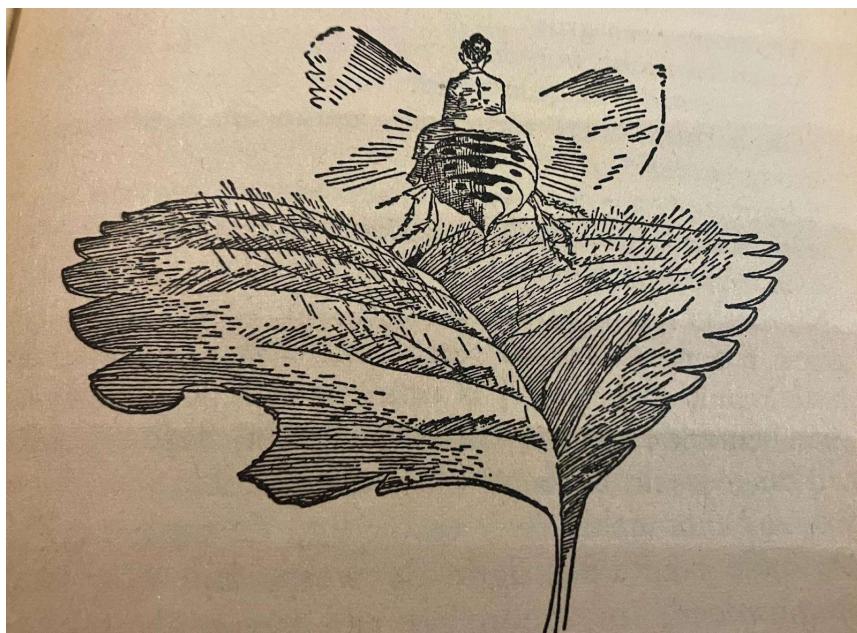
« *L'autorisation de quoi, Monsieur Guûpe ?* » « **Guêpe, guêpe, mais voyons, vous ne savez pas que c'est une propriété privée ?** »
 « *Euh, non,* » balbutia le p'tit O, « *je ne suis jamais venu ici avant.* »
 « **Bon, dans ce cas vous ne pouviez pas savoir. Je me présente : Marquis d'Hyménoptère, noble lignée depuis plus de dix générations. Et à qui ai-je l'honneur ?** »

Le p'tit O ne comprit pas bien la question et répondit : « *Je m'appelle O McArthur.* » « **Cela résonne comme de la noblesse écossaise,** » dit la guûpe avec satisfaction (il avait six filles à marier), « **puis-je vous inviter à dîner ?** »

« *Volontiers* » dit le p'tit O, qui commençait à avoir un peu faim à force de ramper entre les brins d'herbe.

« **Montez sur mon dos, entre mes deux ailes. Mon nid est assez loin.** »

C'est ainsi qu'ils s'envolèrent dans les airs. Le p'tit O était aux anges. Tout en bas, dans l'herbe, il vit quantité de petites bêtes courir dans tous les sens, comme dans son jardin.



« **Êtes-vous bien installé ?** » demanda le marquis. « *Oh oui, pouvez-vous voler plus vite ?* » cria le garçon. « **Oui, mais je dois faire un peu attention. Mon cœur, voyez-vous. Mais c'est parce que je suis de la noblesse. Ma femme aussi est une d'Hyménoptère, bien qu'appartenant à une lignée un peu plus récente. Mais elle avait de l'argent, et ça compte aussi, n'est-ce pas ?** »

« *Oui, oui* » répondit le p'tit O, qui pensait aux pièces dans sa tirelire.

« **Six filles à marier, et toutes de la noblesse, de la vieille noblesse,** » dit le marquis en fixant intensément le p'tit O. « **Et vous, avez-vous de l'argent ?** »

« *Euh, bien sûr* ,» car il avait pas mal d'argent dans sa tirelire.

« **Nous voilà chez moi. Je vais vous présenter ma femme. Comment vous appelez-vous déjà ?** »

Tout était très raffiné et ordonné, avec de petits meubles sculptés dans des pétales de rose et de lys, ou fabriqués à partir de cire d'abeille.

Madame d'Hyménoptère lui offrit une tasse de thé et l'observa avec curiosité. « **À quelle espèce animale appartenez-vous en fait ?** » demanda-t-elle en passant.

Le p'tit O fut un peu surpris par cette question. « *Oh, je ne suis qu'un être humain.* »

« **Hm, jamais entendu parler. Sont-ils de la noblesse ?** »

« *Pas tous*, » expliqua le p'tit O, qui sentait qu'il devait présenter le genre humain sous un jour favorable, « *mais nous avons des barons, des comtes, des marquis, des chevaliers, etc. Et puis, il y a aussi la noblesse d'âme chez les gens ordinaires* (Mademoiselle Farah en avait parlé en classe, mais le p'tit O n'avait rien compris.) »

« **De noble naissance donc** » résuma la marquise d'Hyménoptère. « **Et combien de pattes ont-ils ?** »

« *Euh, pas de pattes mais des jambes. Deux.* »

« **Des jambes? C'est quoi au juste ?** »

« *Eh bien, c'est un peu comme des pattes, si vous voulez.* »

« *Aha, donc c'est pareil. Et est-ce qu'ils ont un dard ?* »

Le p'tit O commençait à se sentir un peu mal à l'aise face à ces questions insistantes. Il hésita un instant et jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Là, dans un coin sombre, il remarqua soudain un autre insecte. Il voulut le saluer poliment, mais la marquise lui murmura précipitamment : « *Ne faites pas cela, ce n'est qu'un employé. Un secrétaire chargé de tout noter.* » Elle baissa les yeux. « *C'est un bon garçon. Mais pas de noble famille,* » précisa le marquis.



« *Donc, ce dard ?* » reprit la marquise.

« *Eh bien, les gens en uniforme, lorsqu'ils défilent dans une parade, ont souvent une épée, qui sert aussi à piquer.* »

La marquise ne comprenait pas très bien, mais ne voulait pas le montrer. Elle passa donc à la question principale : « *Et vous, vous avez un dard ?* » dit-elle en insistant sur le « *vous* ».

Le p'tit O, complètement déstabilisé, répondit au hasard : « Oui, bien sûr. »

« Aha, et puis-je le voir ? »



« Euh, il est bien rangé dans mon pantalon, » balbutia le p'tit O très mal à l'aise.

Heureusement, il fut tiré de cette situation embarrassante par une porte qui s'ouvrit. L'hôte les conduisit vers une table somptueusement dressée. Les six filles à marier étaient également présentes. Le p'tit O leur serra poliment la main sous l'œil attentif du marquis. Les filles firent une révérence, en tenant le bout de leur aile droite entre leurs pattes avant.

Le p'tit O reçut une place d'honneur à table, entre l'hôtesse et sa fille aînée. En face de lui était assis Monsieur P, l'une des Guûpes les plus riches de la région. C'était une vieille Guûpe, assez taciturne et peu friande de nouveautés. Durant tout le repas, Monsieur P regarda le p'tit O avec une certaine méfiance.



L'hôtesse lui présenta le p'tit O.

« **Notre invité est de la noblesse écossaise** » et, se tournant vers le p'tit O : « **Pourriez-vous rappeler votre nom s'il vous plaît ?** »

« *O McArthur.* »

« **Dard ?** » demanda sèchement Monsieur P.

« **Bien sûr, mais rangé** » s'empressa de répondre la marquise.

Le p'tit O trouvait la situation un peu guindée mais cela était largement compensé par les mets se trouvant sur la table, à savoir des morceaux de miel et des gaufrettes au miel en abondance. Il se gava avec avidité, au point de ne pouvoir répondre à la marquise lorsqu'elle s'adressa à lui. Les joues rouges et gonflées, il ne put que hocher la tête.

Monsieur P trouvait cela absolument répugnant et ne se gêna pas pour le faire savoir. Mais les filles étaient très gentilles. L'aînée lui murmura à l'oreille : « **Fais attention, mes sœurs te font la cour !** » tandis qu'elle lui glissait en cachette un morceau de miel, « **pour quand tu iras dormir.** »

L'ambiance devint peu à peu plus détendue et joyeuse, à tel point que le p'tit O suggéra de chanter une chanson. Sa proposition fut accueillie par des applaudissements.

« C'est une chanson sur l'abeille laborieuse. Je l'ai apprise à l'école. »
 « **La quoi ?** » demanda la marquise avec effroi.

« L'abeille laborieuse, » répéta le p'tit O, « écoutez. »

Qui ne connaît pas l'abeille laborieuse,
 l'abeille, l'abeille laborieuse ?
 Elle nous rend tous si heureux
 avec son miel délicieux,
 son miel si délicieux !

Il chanta encore deux autres couplets avec beaucoup d'enthousiasme. Mais lorsqu'il regarda autour de lui tout joyeux et excité, il fut consterné de voir que tout le monde fixait son assiette d'un air figé. Il régnait un silence gênant. Même la fille aînée avait le regard grave. Monsieur P s'était levé et avait quitté la pièce la tête haute. Le p'tit O avait l'impression d'avoir fait quelque chose de terrible.

Au bout d'un moment, la marquise prit la parole. « **Monsieur O, nous ne doutons pas de vos bonnes intentions mais sachez que votre chanson nous a profondément blessés.** »

S'ensuivit un nouveau silence. Le marquis d'Hyménoptère expliqua alors: « **Vous devez savoir que votre chanson - un hymne, rien de moins – fait l'éloge d'une branche de notre famille issue d'une mésalliance d'un parent éloigné avec une espèce inférieure. Nous n'aimons pas qu'on nous rappelle ce fait honteux. Mais je remarque que votre espèce (les humains, n'est-ce pas ?) n'en a pas conscience. Je considère dès lors cet incident comme clos.** »

L'atmosphère s'était quelque peu refroidie. La marquise, en bonne hôtesse, tenta de réchauffer l'ambiance : « **Monsieur O, il faut reconnaître que vous avez une très belle voix. Peut-être pourriez-vous chanter autre chose ? Après le repas, nous avons l'habitude de consacrer une heure à des activités musicales pour faciliter la digestion. Jouez-vous également d'un instrument ?** »

Le p'tit O fut heureux de pouvoir rattraper son « faux pas » et répondit qu'il jouait un peu de contrebasse (son père en avait une, et il s'y exerçait parfois).

« **Ça tombe bien car nous avons quelques instruments adéquats.** »

Le groupe se leva de table et se dirigea vers la salle de musique. À sa grande frayeur, le p'tit O découvrit que les instruments étaient en fait des mouches, le dos allongé sur une table, les pattes en l'air et une ficelle tendue autour de leur ventre.

« **Votre instrument est là-bas,** » lui montra le marquis.

Le p'tit O se retourna et vit une énorme mouche bleue adossée au mur. Elle lui tendit un archet en demandant avec respect : « **Pourriez-vous commencer par frotter avec douceur s'il vous plaît, car je suis restée ici six mois sans être utilisée. J'ai besoin de me réhabituer un peu.** »

Le p'tit O sentit des larmes de pitié lui monter aux yeux. « **Ne faites pas attention à moi. Début de la page 20.** »

Par chance, c'était justement le morceau que connaissait le p'tit O, à savoir « l'hirondelle », tiré du cahier d'exercices qu'il avait chez lui. Très vite, il se mit à jouer avec entrain, maniant l'archet avec enthousiasme. Le marquis tapait la mesure avec excitation et les filles dansaient comme des folles (l'aînée se tenant le plus près possible de lui).



Entre deux portées musicales, le p'tit O jeta un coup d'œil à son instrument mais, à sa grande horreur, il ne vit qu'une tache noire et ratatinée sur le sol. Peu à peu, celle-ci gonfla jusqu'à reprendre la forme d'une mouche. Puis, le pauvre animal rendit l'âme. Le p'tit O ne put retenir ses larmes.

« Dommage, c'était un bon instrument » dit le marquis. **« C'est peut-être le moment de prendre congé. »** **« Ce fut un plaisir de vous avoir comme invité, »** ajouta poliment le marquis. (Il ne pensait plus à ses six filles à marier.)

Les adieux avec la famille des guêpes furent assez froids. Le marquis appela un bourdon pour emmener le p'tit O vers d'autres contrées. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

LE BOURDON



À nouveau, cette merveilleuse sensation de voler haut dans les airs, porté par les ailes d'un insecte.

Le p'tit O vit, en contrebas, la belle demeure qu'il venait de quitter. Il dit pensivement : « *Vue de l'extérieur, cette belle maison semble bien agréable. Mais quand on y vit vraiment, on aspire aux vastes espaces.* »

« C'est très vrai » approuva le bourdon.

« Oh », dit le p'tit O en rougissant, « je disais cela comme ça. »

« C'est là tout l'intérêt de la chose, » affirma le bourdon. « Si on peut passer une demi-journée à réfléchir, il n'est pas difficile de dire quelque chose de sensé. »

« Et oui, je suis parfois un peu philosophe dans l'âme, » poursuivit modestement le bourdon. « J'ai un petit livre que je consulte assez souvent. Il est juste derrière vous. »



Et, en effet, le p'tit O trouva un petit ouvrage intitulé : « **Faites preuve de Sagesse et de Modestie** ». C'est drôle, pensa le p'tit O, ce même livre se trouvait également dans la bibliothèque de son père.

« Bigre », murmura le p'tit O avec respect, « *je me suis toujours demandé ce qu'il pouvait y avoir là-dedans.* »

« Eh bien, pour être honnête, je ne le sais pas non plus, » avoua le bourdon.

« Mais... Vous ne consultez donc pas ce livre ? » demanda le p'tit O, quelque peu surpris.

Le bourdon devint soudain un peu timide.

« Eh bien... pas vraiment. Je regarde le titre du livre et je me mets à réfléchir. Sur le sens de la vie et ce genre de choses. J'ai alors le sentiment d'être un être rationnel, doué d'intelligence et de perspicacité... Bref, d'être un bourdon. »

Cela surprit un peu le p'tit O. Mais bon, on ne peut pas s'attendre à autre chose d'un bourdon.

Ils étaient à présent arrivés à l'endroit où se dressait un hôtel entre les herbes. « *Merci beaucoup pour ce beau vol* » dit le p'tit O.

« Oh, de rien, » dit le bourdon, « Peut-être pourrions-nous régler ce que vous me devez ? »

Hm, le p'tit O ne s'attendait pas à cette remarque. À la maison, c'était toujours son père ou sa mère qui payait.

« Oh, c'est juste. Combien vous dois-je ? »

« Je laisse cela à votre bonté monsieur, » dit le bourdon en regardant au loin.

Heureusement, le p'tit O retrouva le morceau de miel que lui avait donné la fille aînée de la guêpe. « S'il vous plaît, » dit-il. Le bourdon s'en empara, et s'exclama tout excité : « Mais monsieur, c'est trop, je n'ai pas de monnaie ! »

« Ce n'est pas grave, » dit le p'tit O. Le bourdon n'attendit pas son reste et s'envola à toute vitesse. Le p'tit O le regarda s'éloigner et pensa : « Je lui ai probablement donné beaucoup trop. Comment vais-je payer mon hôtel maintenant ? »

Mais heureusement, dans sa hâte, le bourdon avait oublié de reprendre le livre. Le p'tit O l'avait toujours en main.



L'ESCARGOT



Le p'tit O se trouvait à présent dans le noir, regardant autour de lui pour repérer un hôtel. Soudain, il vit un œil flotter au-dessus de lui, l'observant fixement.

« *Bonjour œil,* » balbutia-t-il, déconcerté, « *je ne vois pas votre corps.* »

« **C'est mon œil,** » entendit le p'tit O au loin, « **désirez-vous une chambre?** »

Le p'tit O glissa sous l'œil jusqu'au corps d'un escargot. « *Oui Monsieur l'Escargot, je cherche un hôtel.* »

« **Hé, là je ne vous vois pas, retournez là où vous étiez tout à l'heure** » dit lentement l'escargot.

Le p'tit O fit ce qu'on lui demandait. « **Voilà, c'est mieux. Et ne touchez pas à mon œil s'il vous plaît, j'y suis très sensible.** »

« *Oui je sais. Un petit choc et l'œil d'un escargot se replie complètement sur lui-même.* »

« **N'essayez pas,** » dit l'escargot d'une voix inquiète et, d'un ton un peu plus rapide, « **une chambre avec petit-déjeuner ?** »

« Plutôt une chambre avec un lit car je viens de dîner très copieusement. »

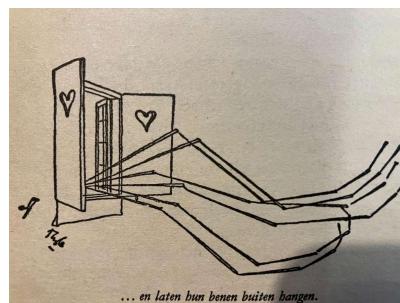
De rond, l'œil devint ovale et le p'tit O entendit l'escargot rire au loin.

Le p'tit O suivit docilement l'escargot, faisant de son mieux pour marcher le plus lentement possible. Finalement, ils arrivèrent devant une énorme coquille d'escargot. Elle avait la forme d'une spirale s'élevant vers le haut, avec, à sa base, une large ouverture ressemblant à une gueule béante. Le p'tit O s'apprêtait à entrer quand l'escargot l'interpella : « Attendez une minute, pas si vite. Il faut que je vous montre votre chambre. Vous ne la trouverez pas tout seul. »

Ils s'engagèrent dans le long couloir sinuieux. De chaque côté, le p'tit O vit de petites portes, certaines avec un numéro, d'autres avec une plaque portant un nom. Par exemple : Mademoiselle Moustique et Monsieur Faucheur.

Les portes avec plaques étaient celles de résidents réguliers qui payaient le prix d'une pension complète, expliqua l'escargot. Les autres étaient de simples clients de passage.

« Étonnant, toutes ces espèces différentes comme clients. Le faucheur, par exemple, comment fait-il avec ses longues pattes dans une si petite chambre ? »



« Oh, si le lit est trop court, il laisse simplement ses pattes pendre par la fenêtre. »

« C'est ingénieux. Et vous, vous vivez aussi dans l'hôtel ? »

« Non non, j'ai ma propre petite maison que j'emporte toujours sur mon dos » répondit fièrement l'escargot.

« Et toutes les chambres sont occupées pour l'instant ? » demanda le p'tit O.

« Si seulement c'était vrai, » se plaignit l'escargot, « avec le froid soudain de la semaine dernière, de nombreux clients ne sont pas rentrés le soir. Ça fait une grosse différence dans les comptes. Mais pour l'instant, nous sommes à nouveau à moitié complets. En ce moment, nous avons comme clients une chenille, un mille-pattes, un faucheur, deux abeilles égarées, six mouches bleues (mauvais payeurs, monsieur), un taon, un scarabée et une sauterelle. »

C'étaient tous des insectes que le p'tit O connaissait grâce aux dessins sur les murs de l'école.

« Voici votre chambre, juste à côté de celle du mille-pattes. Il paie le double du tarif car c'est un sacré boulot de cirer soigneusement toutes ses chaussures chaque matin. »



Le p'tit O écrivit son nom – O McArthur – dans le registre des hôtes et reçut la clé de sa chambre. Un client appartenant à la noblesse, pensa l'escargot avec joie, cela n'arrive pas tous les jours.

Le p'tit O se glissa dans son lit et s'endormit, content.

LES CLIENTS DE L'HÔTEL



L'hôtel était une immense coquille datant de l'époque des dinosaures. Un jour, l'escargot l'avait trouvée et l'avait fait transformer en hôtel. Il estimait en être le propriétaire légitime, car la coquille avait manifestement appartenu à l'un de ses ancêtres. Tous les insectes étaient d'accord sur ce point.

Lorsque le p'tit O se réveilla le lendemain matin, le soleil brillait de mille feux. Il ouvrit la petite fenêtre de sa chambre et vit d'épaisses gouttes de rosée suspendues aux brins d'herbe. Le soleil qui les traversait faisait apparaître toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'était tout simplement magnifique.

Le p'tit O, de bonne humeur, se rendit dans la salle du petit-déjeuner. Elle était déjà bien remplie de tous les clients de l'hôtel. Sauf la chenille, qui n'était pas encore là.

Le p'tit O salua poliment tout le monde. « *Permettez-moi de me présenter à vous tous ensemble : je m'appelle O McArthur, de l'espèce humaine.* »

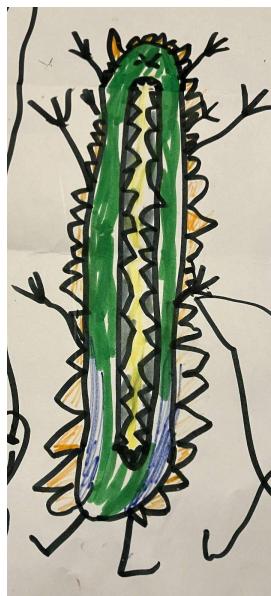
« Enchantés » répondirent-ils tous en chœur.

La sauterelle fit un petit bond : « Beau nom, jamais entendu auparavant. Je suis Hop la sauterelle. » Et elle fit un autre petit saut.

« Ne faites pas attention à elle, » dit l'abeille, « elle ne peut pas s'en empêcher. Moi, je m'appelle Abeille. »

« Je sais, » dit le p'tit O, « je connais les noms de la plupart d'entre vous. » Et il les énuméra. Tout le monde fut étonné de tant de connaissances.

« Et celui-là, tu le connais aussi ? » demanda quelqu'un en désignant une table où un individu était assis seul (personne ne voulait s'asseoir près de cet animal !).



« Certainement » dit le p'tit O. « C'est un cafard. Ils pondent leurs œufs dans les déchets de feuilles et de plantes et préfèrent séjourner dans des endroits humides et sombres. » Tous applaudirent avec leurs pattes, sauf le cafard lui-même. Il avait l'air embarrassé, comme s'il venait d'être pris en flagrant délit de mauvaise conduite.

« Vous appartenez clairement à une espèce intelligente, » conclut l'abeille. « S'il vous plaît, asseyez-vous à côté de moi pour le petit-déjeuner. »

Le p'tit O fut un peu surpris de l'attitude polie et respectueuse de tous ces insectes dans la salle du petit-déjeuner. Jusqu'à ce que son regard tombe soudain sur son livre : **Faites preuve de Sagesse et de Modestie.** Il l'avait laissé dans le hall d'entrée la veille.

Tout le monde se remit alors à manger et à bavarder.

« Vous voyez, » dit l'abeille, « c'est comme ça tous les jours ici. On discute un peu, on mange un bout, et la journée passe très vite — très agréable. C'est vraiment un bon hôtel, bien situé, pas trop cher... » Tout en parlant, elle saupoudrait son petit-déjeuner d'un peu de pollen.



« Euh, puis-je vous interrompre un instant, » dit précipitamment le p'tit O, « combien ça coûte en fait et comment paie-t-on ? »

« On paie avec ce qu'on a récolté ce jour-là, par exemple trois pucerons par semaine. Bien sûr, pour un client de passage qui ne reste qu'une journée, cela peut être un peu plus cher. »

« *Pensez-vous que mon livre **Faites preuve de Sagesse et de Modestie** suffirait ?* »

« Mais Monsieur O, c'est beaucoup trop ! Une page par jour, c'est largement suffisant. » Un grand poids tomba des épaules du p'tit O.

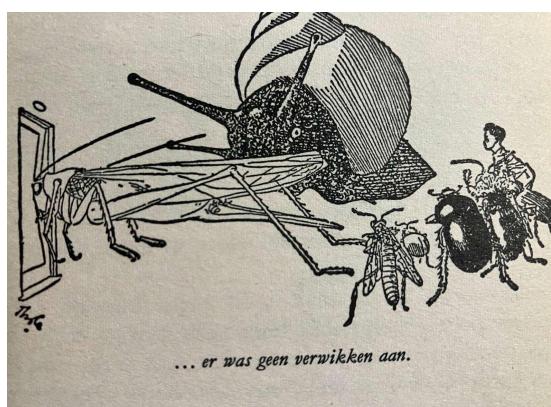
Après le petit-déjeuner, les clients de l'hôtel restèrent encore un moment à bavarder. Personne n'était pressé de commencer la journée.

Mais soudain, le propriétaire de l'hôtel entra dans la salle du petit-déjeuner, affolé, essoufflé, visiblement pressé — du moins pour un escargot.

« Il doit y avoir un problème avec Madame Chenille ! J'ai déjà frappé trois fois pour qu'elle vienne prendre le petit-déjeuner. Mais rien, pas de réponse. »

Tout le monde se leva et se précipita vers la chambre de la chenille.
« Pas si vite, » haleta l'escargot, « attendez-moi. »

Ils appelèrent et frappèrent à la porte mais pas de réaction.



« Regardons par le trou de la serrure, » proposa le p'tit O.

L'escargot pouvait le faire, car il était capable de faire glisser son œil vers l'avant et de l'introduire dans la chambre. Il observa la pièce, puis retira lentement son œil. Blême de peur, il déclara : « Il a dû se passer un crime. Madame Chenille est complètement ficelée dans un coin du plafond. »

Tout le monde fut consterné. Mais la lumière se fit dans l'esprit de p'tit O. Grâce aux leçons de Mademoiselle Farah, il savait que la chenille était en train de muer. « Je sais ce que c'est, » dit-il, « la chenille est en train de devenir une chrysalide et, dans quelques jours, un magnifique papillon apparaîtra. La chenille aura disparu. »

L'étonnement fut général face à un tel savoir ! Mais l'escargot maugréa : « Tout ça c'est bien beau, mais cette Madame Chenille a logé ici pendant des jours et elle n'a encore rien payé ! Et ce papillon, saura-t-il payer ? C'est moi qui suis vu dans l'histoire. »

« Cela finira par causer sa perte, » dit le scarabée, faisant allusion à l'escargot tout excité, qui ne pensait qu'à l'argent et aux paiements.



« Je paierai tout avec quelques pages de mon livre **Faites preuve de Sagesse et de Modestie**, » déclara le p'tit O.

La renommée du p'tit O s'était encore accrue grâce à sa générosité et à sa connaissance de la vie des insectes. Tout le monde lui demandait conseil sur la ponte des œufs, l'élevage des larves, la saison hivernale, et bien d'autres choses encore.

Parfois, lorsqu'il se souvenait des leçons de mademoiselle Farah, il donnait des réponses précises. Mais le plus souvent, il disait simplement: « **Faites ce que votre instinct vous dicte. C'est toujours le mieux.** »

Et, au moment de se coucher, il se dit : « *C'est étrange... Grâce à leur instinct, ils savent toujours exactement quoi faire, alors que moi, je dois tout apprendre à l'école. J'aimerais bien avoir un instinct comme celui-là, moi aussi.* »

Et il s'endormit, content.

LE PAPILLON

Le p'tit O était désormais une célébrité dans le monde des insectes. Beaucoup venaient lui rendre visite pour bavarder un peu. Il connaissait pas mal de ses nouveaux amis, grâce au livre qu'il avait reçu pour son anniversaire. Mais pas tous. Ce qui l'étonnait beaucoup, c'était le nombre de pattes que possédaient la plupart d'entre eux. De leur côté, tous les insectes étaient surpris qu'il n'en ait que deux. « **Vous ne tombez jamais, Monsieur O ?** » « *Non, regardez, je peux même me tenir sur une seule jambe !* »

De temps en temps, de nouveaux clients arrivaient à l'hôtel. Un jour, un magnifique coléoptère plat s'y présenta. C'était un vrai vaniteux. Il ne pouvait parler que de lui-même. Le p'tit O l'évitait donc un peu.



Et même avec les autres insectes, le contact quotidien était devenu quelque peu monotone, voire franchement ennuyeux. Ils ne parlaient que de leurs petits soucis et occupations. L'abeille racontait comment préparer du miel, la chenille expliquait la différence entre une nervure secondaire et la nervure principale d'une feuille de pommier, l'araignée parlait de la réparation, effectuée la semaine précédente, de sa toile bancale (un fil s'était détaché !)



Et tout cela alors que le p'tit O savait que ces pédantes petites créatures n'existaient que dans le cadre d'un vieux tableau ! La vraie vie, elle, se déroulait en dehors de ce cadre.

Il ne pouvait en parler à personne. Il devint taciturne et se retira régulièrement dans un coin après le petit-déjeuner. « Monsieur ne va tout de même pas s'emmailloter comme cette chenille ? » lui demanda l'escargot avec inquiétude. Le p'tit O secoua tristement la tête.

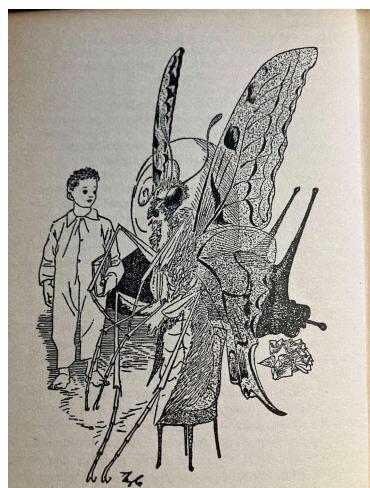
Mais voilà ! Quand le besoin se fait sentir, les secours ne sont jamais loin !

Exactement huit jours et neuf nuits après l'incident avec la chenille qui s'était complètement emmaillotée, la porte de la salle du petit-déjeuner s'ouvrit, et un magnifique papillon apparut, avec des ailes et des antennes si colorées que tout le monde posa son couteau et sa fourchette et resta bouche bée devant cette créature.



Finalement, le hanneton prit la parole : « Quelle chance, chère demoiselle ou jeune homme, que Monsieur O vous ait pris sous son aile à temps, alors que vous n'étiez encore qu'une chenille. »

Le papillon regarda le p'tit O avec reconnaissance.



Celui-ci rougit et ne sut pas trop quoi dire. Il voyait bien que le papillon regardait rêveusement par la fenêtre, les petits nuages blancs dérivant dans le ciel bleu.

Le p'tit O eut soudain une inspiration ! *Je vais parler à ce beau papillon, lui expliquer les limites du tableau, et lui demander si nous ne pourrions pas nous envoler ensemble pour en rejoindre le bord.*

Aussitôt dit, aussitôt fait !

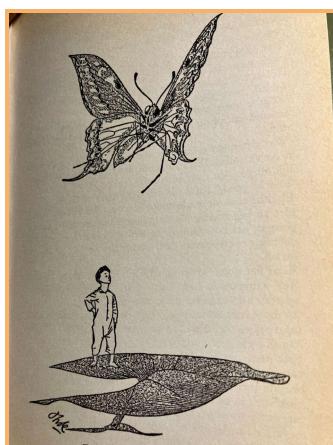
Le magnifique papillon ne demandait pas mieux que d'explorer le monde en dehors de l'hôtel. Ils convinrent de s'envoler le lendemain matin à l'aube.

Cette nuit-là, le petit O ne dormit pas. Il regarda la lune par la fenêtre de sa chambre et écouta les bruits de la nuit. Un ver luisant, qui faisait sa ronde avec sa petite lanterne, vit son regard rêveur tourné vers les étoiles. « Vous êtes agité, monsieur... J'ai déjà vu cela chez les jeunes. Vous arrive-t-il d'écrire des vers ? Ne faites pas cela, monsieur. Gardez les pieds sur terre. À toujours vouloir plus, on n'arrive à rien. »

« *Oui, mais je veux partir d'ici, voler haut dans le ciel, découvrir la vraie vie, avec mon papillon.* »

Le ver luisant s'éloigna en secouant la tête. « *Vous vous souviendrez de moi plus tard, quand il sera trop tard.* »

Mais le p'tit O n'écoutait plus ce vieux râleur. Voilà que le papillon arrivait en voletant. Le petit O grimpa entre ses ailes depuis une feuille de pétasite et, ensemble, ils s'envolèrent haut dans le ciel, à la rencontre du soleil.



AMOUR PAPILLON

Ce fut le début de journées pleines de légèreté et d'insouciance pour le p'tit O. Ensemble, ils volèrent haut dans les airs et virent le pays de Prédelaine dans toute sa splendeur. Des prairies fleuries, de petites fermes, un étang avec des barques, des arbres courbés par le vent... Mais, nulle part, ils n'apercevaient le bord du tableau.

Ils se régalaient du nectar de toutes sortes de fleurs. Il arrivait qu'une des fleurs qu'ils convoitaient soit déjà occupée par un scarabée ou une abeille. Dans ce cas, ils s'excusaient poliment et repartaient ailleurs.

De temps à autre, d'autres papillons croisaient leur chemin. Il devait y avoir un buddleia (arbre à papillons) à proximité ! Un jour, le compagnon du p'tit O se figea soudain à la vue d'une fille papillon particulièrement belle. « *Que se passe-t-il ?* » s'écria le p'tit O. Il suivit le regard de son compagnon et vit, lui aussi, le magnifique papillon. « *Oh là là,* » pensa le p'tit O, « *mon ami est amoureux.* » « *Il – car le p'tit O avait compris que son ami était un « il » - est follement épris.* » Le p'tit O repensa à l'avertissement du ver luisant.

L'insouciance des derniers jours fut alors remplacée par... Oui, par quoi au fait ?? Le jeune homme papillon avait des papillons dans le ventre ! Les jours suivants, il guettait avec espoir l'apparition de sa belle. Allait-elle réapparaître près de cette pivoine ?



Et que faire pour l'aborder ? Aller simplement lui parler ? Rien que d'y penser, le remplissait de frissons. Que pourrait-il bien lui dire ? Etc...

Le p'tit O eut une idée. Son frère aîné qui avait vécu une situation similaire, avait commencé par envoyer un joli poème. Et ensuite... Il suffisait d'attendre.

Son compagnon trouva l'idée excellente. Ensemble — après bien des essais maladroits sur le choix des mots et des rimes — ils composèrent ce qui suit :

Un papillon est comme le reflet de la vie.
Tous deux sont remplis de couleur et de beauté.
Mais splendeur et éclat s'estompent avec les années.
Seul l'amour éternel demeure à jamais.

Mon cœur, partageons ce doux mystère
comme un heureux couple dans les airs,
et remplissons les petites bouches
de nos enfants avant qu'ils se couchent,

de rosée, de nectar et de miel doré,
pour couronner notre vie ailée.

Ils discutèrent chaque vers en détail. Surtout le troisième ! Peut-être était-il un peu déprimant ? Ou prouvait-il justement que l'auteur savait comment cela se passe dans la vraie vie ? Et qu'il ne fallait donc surtout pas traîner quand il s'agit d'amour.

Finalement, ils décidèrent de recopier le poème sur un pétale de rose, avec la pointe d'une aiguille de pin. Une fourmi serviable l'apporta jusqu'au buddleia, là où vivait la famille de la fille papillon.



Puis, ils attendirent... attendirent... et attendirent encore... Car les jours suivants, la demoiselle papillon ne réapparut pas. Le compagnon du p'tit O était désespéré et inconsolable !

Jusqu'à ce que, soudain, le quatrième jour, la fourmi leur apporte une lettre du père de la jeune fille. Ils étaient invités à venir faire connaissance... et à partager un repas chez lui ! Ce fut un moment des plus agréables. Après un discours d'accueil un peu solennel du père (qui louait surtout le réalisme des deux derniers vers du poème), la maman papillon montra fièrement le panier contenant ses œufs de chenille, qui devaient éclore les jours suivants (l'un d'eux éclot même pendant le repas !).

Après le dessert, le père reprit la parole. Faisant allusion à la deuxième et la troisième strophe du poème (vraiment très joliment formulées soit dit en passant), il donna sa bénédiction au jeune couple de papillons — et ainsi, cette sympathique rencontre se transforma en une vraie fête de mariage.

Le p'tit O voulut aussi dire un mot et s'adressa à l'assemblée : « Chers amis Papillons - et Chevilles, ... » CHENILLES souffla quelqu'un, CHENILLES...

Aïe, encore ces mots difficiles, comme avec les guûpes. Le p'tit O fut un peu décontenancé et décida de faire court. Pour éviter tout faux pas, comme avec les guûpes, il se limita à quelques généralités et souhaita au couple de papillons une longue et heureuse vie.

Puis, du haut d'une grande feuille du buddleia, il leur fit de grands signes d'adieu pendant tout un temps... jusqu'à ce qu'il s'endorme de fatigue.



L'ARAIgnée

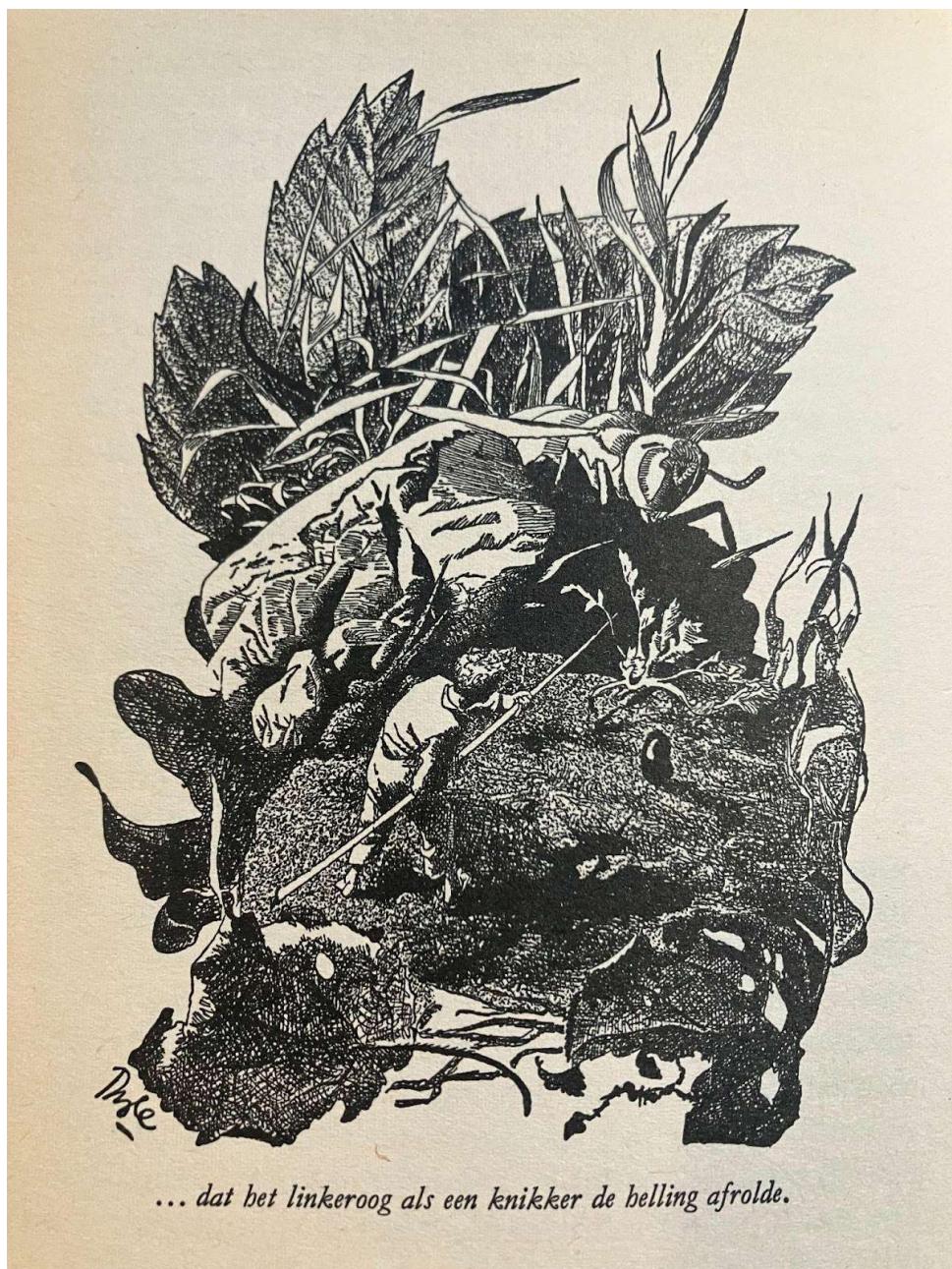
Maintenant que le p'tit O se retrouvait seul, les choses se compliquèrent. Dans sa recherche du bord du tableau, il tituba pendant des jours entiers entre les hautes herbes, les mottes de terre, les petits nids-de-poule et autres obstacles. Il avait faim : le peu de miel qu'il parvenait à aspirer dans de petites fleurs ne suffisait pas à le maintenir en forme. Et les grandes fleurs étaient bien trop hautes pour lui ; à chaque fois qu'il essayait de grimper le long de leur tige, il glissait vers le bas. Et puis, le miel commençait tout doucement à l'écoûter.

Il était en piteux état et les insectes qui croisaient son chemin étaient tout sauf amicaux. Ils étaient loin, les jours où il était célèbre et respecté à l'hôtel !

Le p'tit O dut affronter des créatures hostiles et brutales qui le considéraient comme un délicieux en-cas. Il s'était muni d'une longue aiguille de pin pointue pour se défendre.

Un jour, un gros scarabée s'approcha de lui et le regarda en grinçant des mâchoires. Mais le p'tit O ne se laissa pas intimider (du moins, il fit semblant) et parla calmement, la pointe de l'aiguille de pin pointée directement sur la poitrine de son agresseur : « *Un pas de plus, mon ami, et tu es un homme mort.* » Cette phrase était tirée du livre d'indiens de son frère. Dans ce livre, cette réplique faisait toujours de l'effet, et ce fut également le cas avec le scarabée. Après avoir longuement soupesé ses chances, ce dernier battit en retraite.

Il arriva que le p'tit O dut tout de même utiliser son arme. Un jour, un énorme frelon surgit soudain de derrière une grosse motte de terre et se jeta sur lui. Mais c'était sans compter sur les réflexes du p'tit O. Il avait son aiguille de pin prête et frappa précisément l'œil gauche du frelon. L'œil jaillit de l'orbite de la bête effrayante et dévala la pente. Le frelon le regarda rouler avec surprise de son œil droit avant de s'éloigner.



... dat het linkeroog als een knikker de helling afrolde.

La deuxième fois que le p'tit O dut utiliser son arme, la situation était bien plus périlleuse. Il était en train de traverser une petite touffe d'herbe lorsqu'il se trouva bloqué par un fil extrêmement fin. Le p'tit O, devenu prudent à cause des dangers des derniers jours, s'arrêta et examina attentivement le fil. D'où venait-il ? Où menait-il ? Comment se faisait-il qu'il soit tellement tendu ? Et le soleil faisait briller ce fil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !

Le p'tit O tendit la main et toucha le fil du bout de son index. Aïe, trop tard! Il était coincé ! Il essaya de se libérer en utilisant également son autre main, mais ne fit que s'empêtrer davantage. Heureusement, il appartenait à l'espèce humaine ! Un autre insecte se serait affolé et se serait emmêlé encore plus dans la toile d'araignée — car c'en était une. Mais pas le p'tit O ! Il prit son élan et tira de toutes ses forces pour s'éloigner de la touffe d'herbe. Soudain, il tomba en arrière et entendit le léger bruissement de la toile d'araignée qui s'effondrait. Il se redressa d'un bond, la pointe de l'aiguille de pin pointée vers le haut. Juste à temps, car une grande araignée en colère se tenait devant lui.

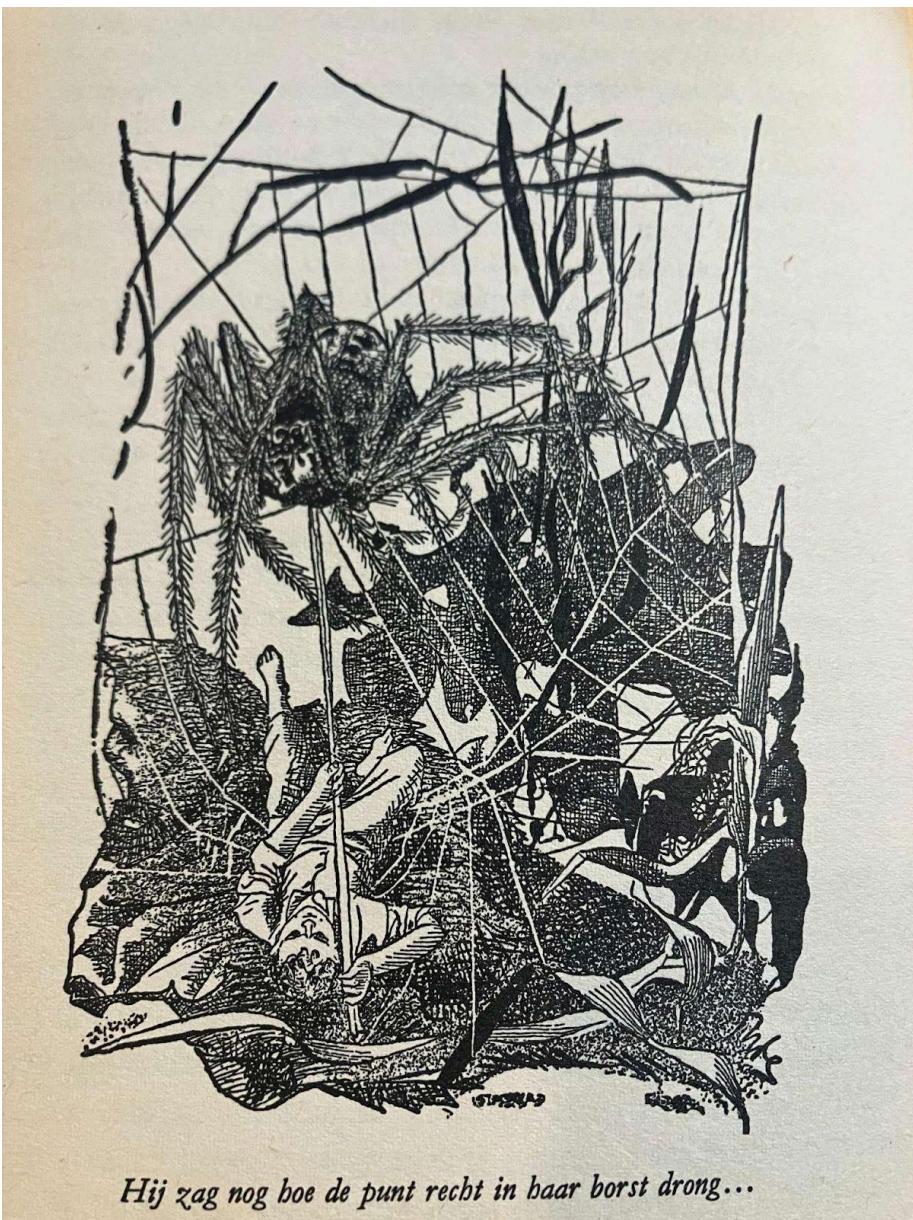
« Halte-là, madame ! Un pas de plus et vous êtes perdue ! »
L'araignée se tenait là, les pattes écartées, dominant le p'tit O de toute sa hauteur.

L'araignée était furieuse. « Trois jours entiers que je travaille à ma toile, et toi, tu t'amuses à la détruire, juste pour ton plaisir. » Le p'tit O s'excusa, proposa de payer les réparations avec l'argent de sa tirelire et d'aider à réparer la toile.

L'araignée se fâcha encore plus. « À quoi me sert ta tirelire ?! Et c'est toi qui vas fabriquer le fil ? C'est moi qui dois le produire avec mon ventre ! Tu sais les efforts que ça me coûte ? » Elle continuait à râler, inlassablement.

Mais soudain, elle changea de ton. « Oh allez, petit, je me suis juste un peu emportée, c'est une réaction à chaud, tu comprends... Assieds-toi donc près de moi, qu'on discute ensemble de la manière dont on pourrait réparer ma toile. Viens, approche un peu... » susurra-t-elle d'un ton mielleux. Mais le p'tit O restait sur ses gardes. Il surveillait l'araignée de près.

Il vit comment celle-ci, tout en bavardant de manière doucereuse, se repliait presque imperceptiblement sur elle-même. Le p'tit O leva sa lance au moment précis où l'araignée bondit. L'aiguille de pin transperça la poitrine de l'araignée en plein milieu. Celle-ci s'affaissa le long de l'arme ; un jus chaud et collant coula sur le p'tit O. Puis tout devint noir autour de lui.



Hij zag nog hoe de punt recht in haar borst drong...

LES NÉCROPHORES

Le lendemain matin, le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque le p'tit O ouvrit les yeux. Il se redressa et vit qu'un certain nombre de petites bêtes à l'air sérieux, toutes vêtus de noir, se tenaient debout autour de lui. Elles semblaient toutes un peu déçues que le p'tit O se soit redressé.

« Dommage, » dit la plus âgée, « nous espérions que vous étiez mort, vous aussi. Vous n'avez vraiment pas envie de vous allonger sur le dos, les pattes en l'air ? »

« Non, certainement pas, » dit le p'tit O, « je ne ferai certainement pas ça. »

« Alors, nous devrons patienter encore un peu ! C'est souvent le cas. »

« Attendez une minute ! Où est passée l'araignée ? »

« Elle est déjà couchée dans un petit trou, juste à côté de vous. Jetez un coup d'œil sur votre droite ! »

L'araignée gisait là, les pattes encore légèrement frémissantes. « Cela aussi, ça arrive souvent, » expliqua l'aîné.

« Nous allons bientôt commencer à combler la fosse. Entre-temps, nous avions aussi creusé un petit trou pour vous. Regardez sur votre gauche. Mais bon, tout ce travail n'aura servi à rien, semble-t-il. Moi, je savais dès le départ que ça n'aboutirait à rien. Des années d'expérience, vous comprenez ! »

« D'expérience en quoi ? » demanda le p'tit O.

« En tant que fossoyeur, nous sommes tous fossoyeurs de profession. »

Les petites bêtes noires s'inclinèrent légèrement, tout en observant attentivement le p'tit O.

Celui-ci commençait à se sentir très mal à l'aise. « *Et maintenant, que va-t-il se passer ?* » demanda-t-il enfin.

« Eh bien, en attendant que vous mouriez aussi, nous allons déjà refermer la tombe de l'araignée. Et puis, espérons que nous n'aurons pas à attendre trop longtemps avant que ce soit votre tour. »

« *Mais je ne vais pas mourir.* »

« Ho ho ! » répondit le nécrophore avec un sourire, « j'ai déjà entendu d'autres personnes dire cela. Mais ne parlez pas trop vite. Je dirais simplement : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

« *Mais justement, cela signifie qu'on peut espérer rester en vie.* »

« Voilà une bien curieuse erreur d'interprétation. Voyez-vous, si quelqu'un est vivant, cela signifie qu'il peut mourir un jour. Nous, les fossoyeurs, n'avons donc aucune raison de désespérer. Le tour des vivants viendra tôt ou tard. Mais bon, pour l'instant, notre travail ici est terminé. »

Les nécrophores rebouchèrent le trou destiné au p'tit O, puis dansèrent dessus pour tasser la terre, tout en chantant :

Plim, ploum, plam,
encore un qui a rendu l'âme
quand l'un s'en va,
l'autre rit tout bas.
N'en faisons pas un drame.

« *Quand est-ce que vous allez manger l'araignée ?* » demanda le p'tit O.

« Chaque chose en son temps, » répondit le nécrophore. « De temps en temps, l'un de nous vient voir si elle est déjà suffisamment tendre. Quand c'est le cas, il siffle sur ses doigts et nous accourons tous pour le festin. »

Au même moment, un sifflement strident retentit au loin. Tous les nécrophores se retournèrent et se précipitèrent aussi vite que possible en direction du sifflement.

« Dépêchez-vous si vous voulez un morceau ! C'est chacun pour soi, maintenant ! » cria encore le plus âgé.

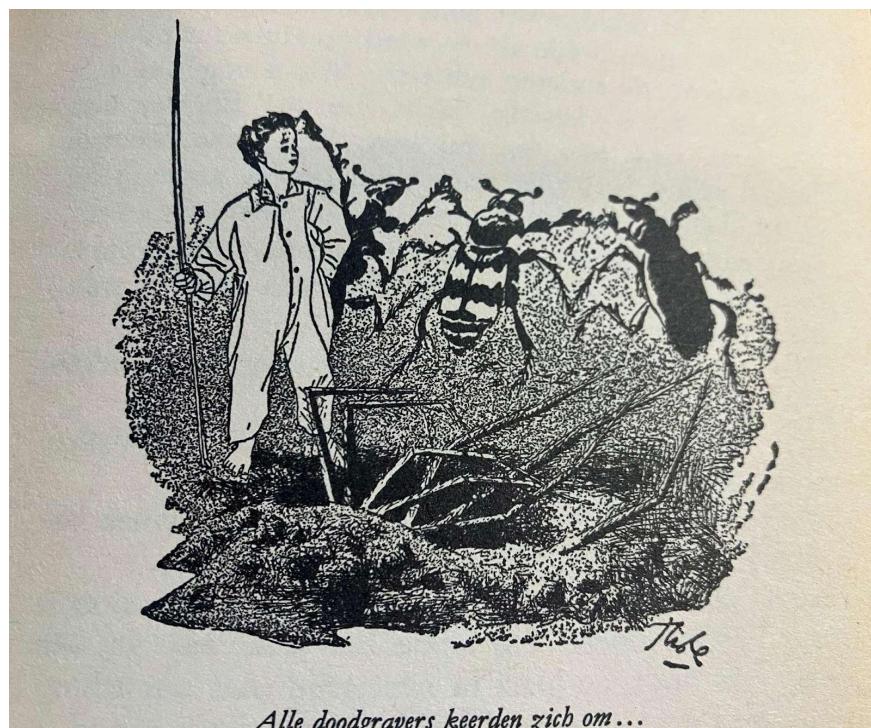
Lorsque le p'tit O arriva, essoufflé, sur le lieu du repas, le plus ancien des nécrophores finissait d'avaler la dernière bouchée.

« C'était quoi ? » demanda le p'tit O.

« Une mouche, vraiment énorme, assez pour nous tous. Mais si vous voulez, je vous invite à venir manger un morceau chez moi. Ma femme n'y verra sûrement pas d'inconvénient. En toute simplicité bien sûr. »

« Volontiers, » murmura le p'tit O, car il mourait de faim.

Et il s'engouffra, à la suite de son hôte, dans un passage étroit près d'une taupinière.



LA TAUPE

Le passage étroit s'élargit un peu, si bien que le p'tit O et le nécrophore purent marcher côté à côté. Par endroits, la lumière du jour filtrait à travers le plafond du couloir. Le p'tit O vit que le sol était jonché de pattes, d'élytres, d'ailes membraneuses, d'antennes et d'autres restes non digérés d'insectes. Et ça puait.

« *Pourquoi ne nettoyez-vous pas tout ça ?* » demanda le p'tit O.



« **Nettoyer quoi ?** » répondit le nécrophore surpris, « **mais ce sont justement les signes de ma prospérité.** »

Le p'tit O, incommodé par l'odeur, s'assit un moment.

« **Vous ne vous sentez pas bien ? Dois-je commencer à creuser un trou ?** » demanda le nécrophore plein d'espoir.

« *Non, ce n'est rien. Ça va déjà mieux.* »

« **Regardez, nous y sommes,** » dit son hôte en s'écartant.

Ils se trouvaient dans une vaste (du moins à l'échelon des insectes) salle, baignée par quelques rayons de lumière filtrant à travers des trous dans le plafond. Mais, dans l'ensemble, il faisait plutôt sombre. Le p'tit O vit de nombreux petits nécrophores jouer avec des crânes et des os.

« Le fait de côtoyer la mort a une grande valeur éducative. Et tout en jouant, ils apprennent à connaître la morphologie de toutes les espèces animales qu'ils enterreront et consommeront plus tard », expliqua le père nécrophore.

« Qui as-tu ramené, Antoine ? » entendit le p'tit O demander de l'autre côté de la pièce.

« Oui, comment vous appelez-vous au fait ? » demanda le nécrophore au p'tit O.

« Comment ? Cette bête est toujours en vie ? » reprit la maîtresse de maison stupéfaite.

« Oui, dehors il ne voulait pas mourir. C'est pourquoi je l'ai amené ici. Peut-être changera-t-il d'avis à l'intérieur, » répondit le nécrophore en regardant le p'tit O avec espoir.

« Euh, non, je préfère attendre un peu. Et mon nom est O McArthur, j'appartiens à l'espèce humaine. »

« Eh bien, alors nous devrons faire preuve d'un peu de patience, mais cela arrive souvent. En attendant, je vous souhaite la bienvenue. Mettez-vous à l'aise, » dit la maîtresse de maison.

Le p'tit O écouta le récit que fit le nécrophore à sa femme. Il lui parla des taons morts mais trop maigres pour être consommés, de la grosse mouche dont ils s'étaient régaliés en grand nombre, etc. Il y avait des rumeurs, dit-il, selon lesquelles il y avait un ver à bois mort près du barrage, mais l'odeur n'était pas encore assez forte pour en être certain, et puis...

En entendant le mot « barrage », le p'tit O interrompit précipitamment ce récit. « Si je peux me permettre, qu'entendez-vous par barrage ? »

« Eh bien, c'est là où le monde s'arrête. Derrière le barrage, il y a un grand vide, » expliqua la maîtresse de maison.

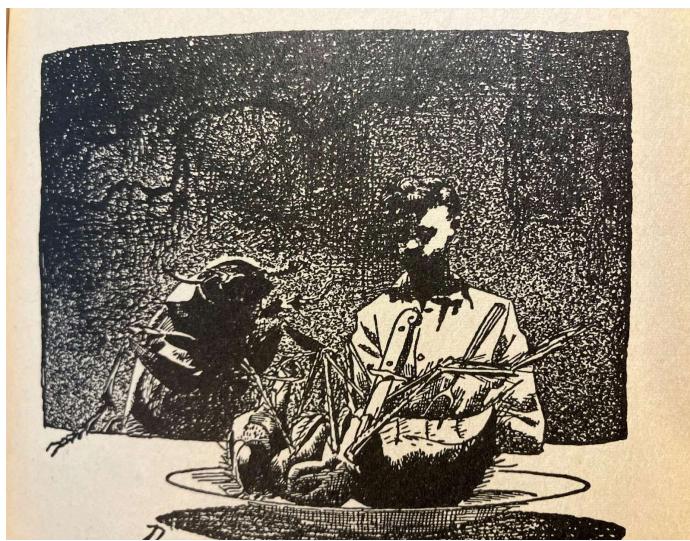
« *Et où est ce barrage ?* » demanda le p'tit O tout excité, « *C'est là que je veux aller. Je cherche ce barrage depuis des jours.* »

« Oui mais cela va à l'encontre de mes intérêts ! Je préfère que vous restiez ici avec nous. »

« *Mais derrière ce barrage, c'est là d'où je viens. Je désire tellement retrouver mes semblables.* »

La maîtresse de maison, moins égoïste que son mari, éprouva une certaine pitié pour le p'tit O. Elle lui dit : « Commencez par manger un morceau pour reprendre des forces. Ensuite, sortez et escaladez le brin d'herbe le plus haut que vous pourrez trouver. Vous apercevrez le barrage au loin. »

Le nécrophore, lui, trouvait cette envie d'ailleurs, d'un autre monde, ridicule. Du pur orgueil ! Mais bon, il était temps de passer à table. Sur celle-ci était posée une grosse mouche bleue grillée. La faim est le meilleur des cuisiniers et bientôt le p'tit O mangea avec appétit.



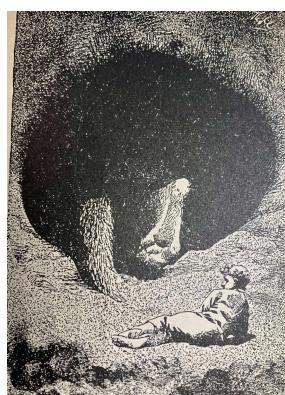
Pendant le repas, le nécrophore, la bouche pleine, expliqua à nouveau sa vision de la vie.

« Voyez-vous, monsieur O, cette mouche bleue représente une base solide. Le métier de fossoyeur est vraiment le meilleur qui soit. On apprend à connaître toutes les espèces animales. Elles ont toutes leur mot à dire mais, tôt ou tard, elles finissent chez moi » dit-il en mettant un morceau du ventre de la mouche dans sa bouche.

« Toutes ces bestioles pensent qu'elles vivent, mais en fait elles sont en train de mourir, pour mon plus grand bien. Et le plus beau, Monsieur O, c'est qu'elles s'affairent toutes à devenir bien grasses, hahaha ! » ajouta-t-il.

« Nourrissez-vous ; un délicieux dessert va bientôt arriver » dit-il en ricanant tandis qu'il jetait un regard furtif au p'tit O.

Mais soudain, quelque chose de terrible se produisit. Au loin, ils entendirent un bruit qui se rapprochait rapidement : « une taupe, une taupe » entendit crier le p'tit O. Il se jeta à plat ventre sur le sol. Heureusement, car il sentit les poils doux de la taupe glisser sur lui et quand il leva les yeux, il la vit s'engouffrer dans un grand trou dans le mur. Tout, absolument tout dans la demeure des nécrophores avait disparu, même les signes de prospérité de son hôte.



L'adage selon lequel « le malheur des uns fait le bonheur des autres » s'appliquait donc également aux prétentieux nécrophores, songea le p'tit O.

LE VER DE TERRE

Le tunnel creusé par la taupe pourrait peut-être représenter une issue, pensa le p'tit O. Il suivit la taupe mais se perdit rapidement dans un dédale de galeries. Il se retrouvait parfois au point de départ et devait se rappeler quel chemin il venait d'emprunter.

Il y avait aussi, dans ces couloirs, pas mal d'insectes menaçants et dangereux. Heureusement, il réussit à les tenir à distance en sifflant et surtout en retirant sa chemise de nuit et en l'agitant. Une créature capable de retirer sa peau et de s'en servir comme une arme, cela ne pouvait qu'impressionner !

Mais son errance dans les couloirs prit bientôt fin. En effet, un ver de terre surgit soudain du mur de la galerie. Le ver chercha un moment son chemin en explorant le couloir de son extrémité dépassant du mur puis heurta la paroi d'en face avant de s'y enfoncer. Le p'tit O observa avec effroi les mouvements de contraction et d'élongation du ver occupé à creuser. Juste avant que la dernière extrémité ne disparaisse dans le mur face à celui dont le ver avait surgi, le p'tit O lui donna une petite tape. Effrayé, le ver s'arrêta net et s'exclama : « Hé, c'était quoi ça ?! »

« *Euh, excusez-moi de vous avoir fait peur, mais pourriez-vous m'indiquer le chemin vers la sortie ?* »

« **« Attendez qu'il pleuve puis tortillez-vous ! »** fut la réponse.



« Que voulez-vous dire ? Je ne sais pas me tortiller. Je suis un humain, pas un ver. »

« Comment ça ? Et vous ressemblez à quoi alors ? Que savez-vous faire ? »

« Revenez un instant s'il vous plaît, comme ça vous pourrez voir par vous-même, » dit le p'tit O. C'était bien sûr un peu stupide car tout le monde sait que les vers de terre n'ont pas d'yeux.

Le ver de terre curieux revint dans la taupinière et se mit à renifler le p'tit O. Ce dernier trouva l'expérience désagréable mais dut s'y résigner. Après tout, le ver de terre était son seul espoir de sortir.

Après l'avoir longuement reniflé, le ver de terre arriva à la conclusion que l'être humain avait une constitution inutilement compliquée. Mais à force d'explorer le corps du p'tit O, et surtout à cause de cette peau étrange qui pouvait se retirer, le ver de terre s'était tellement contorsionné qu'il s'était complètement emmêlé. Il ne pouvait plus se démêler et le p'tit O ne lui était pas d'un grand secours !

Le pauvre ver de terre commença tout doucement à paniquer. Plus il se tortillait pour se dénouer, plus les noeuds se resserraient ! Quelle catastrophe ! Il se mis à pleurer : « Aidez-moi, à l'aide, au secours !! »



Mais le p'tit O se tenait là, impuissant. Soudain, il entendit une voix derrière lui : « Un problème ? » C'était la voix d'une fourmi.

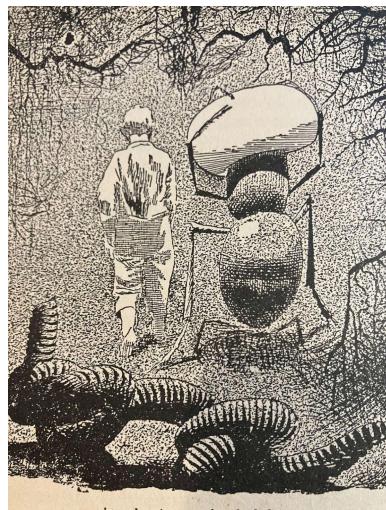
LA FOURMI

La fourmi portait un gros ballot blanc sur la tête. Elle le posa pour mieux analyser la situation.

« Bon, nous n'arriverons pas à démêler ce ver de terre sans aide. Et vous, qui êtes-vous ? Vous marchez sur deux pattes, vous devez donc être Monsieur O ! Savez-vous que tout le monde parle de vous ? Les uns disent ceci, les autres disent cela... Les guêpes ne vous apprécient pas beaucoup ! Il est vrai que c'est un peuple prétentieux... Les papillons, par contre, vous encensent. Et les araignées disent que vous êtes un vandale, que vous n'hésitez pas à transpercer quelqu'un d'une lance ! » La fourmi poursuivit ainsi pendant un moment.

Le p'tit O essaya de l'interrompre. Après un certain temps, il y parvint.
 « *Bonjour, Madame la Fourmi, pourriez-vous m'aider à remonter à la surface ?* »

« Oh, bien sûr. Suivez-moi », dit la fourmi en reprenant son ballot.



« Hé, ne m'oubliez pas !!! » supplia le pauvre ver de terre.

« Non, non. Nous enverrons une petite armée de fourmis pour venir vous démêler. » dit la fourmi.

En chemin, la fourmi raconta ce qui se passait chez les insectes en surface. Le conseil du p'tit O en quittant l'hôtel des escargots – à savoir : « **Faites ce que votre instinct vous dicte. C'est toujours le mieux** » avait créé une grande incertitude parmi les insectes. Car personne ne savait exactement ce que cela voulait dire ! Ils avaient demandé au bourdon de rechercher dans le livre **Faites preuve de Sagesse et de Modestie** la signification du mot « instinct ». Mais le bourdon avait dû avouer, tout honteux, qu'il ne savait pas lire. C'est ainsi que toute la communauté des insectes se retrouvait dans le flou, ne sachant plus si elle avait toujours fait les bons choix.

« *Oh mon Dieu,* » pensa le p'tit O, « *qu'ai-je fait !* »

Et, en effet, une fois sorti de la taupinière et revenu à la lumière du jour, il fut assailli par toutes sortes de mères insectes demandant anxieusement comment et si elles devaient nourrir leurs larves, si la lumière du soleil était bonne ou mauvaise, et comment elles devaient protéger leur progéniture des insectes prédateurs (car il y en avait, rappelez-vous les araignées !), etc.

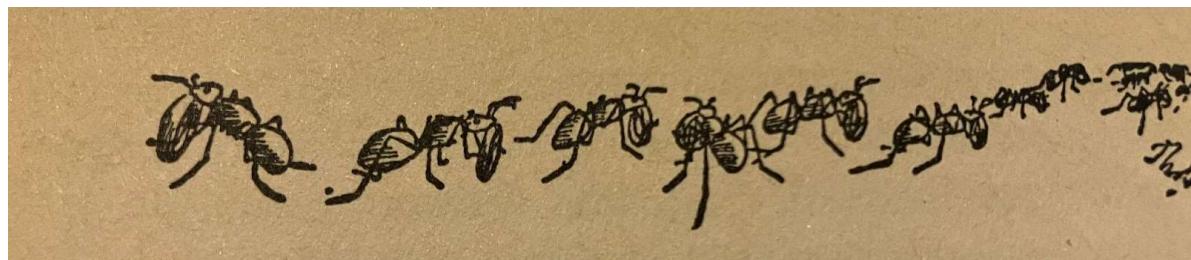
Le p'tit O en avait le tournis. « *Où pouvons-nous aller pour nous débarrasser de ces enquiquineurs ?* » demanda-t-il à la fourmi.

« **Allons chez moi, dans la plus grande fourmilière du pays de Prédelaine. Là aussi, ils attendent vos bons conseils** », répondit-elle.

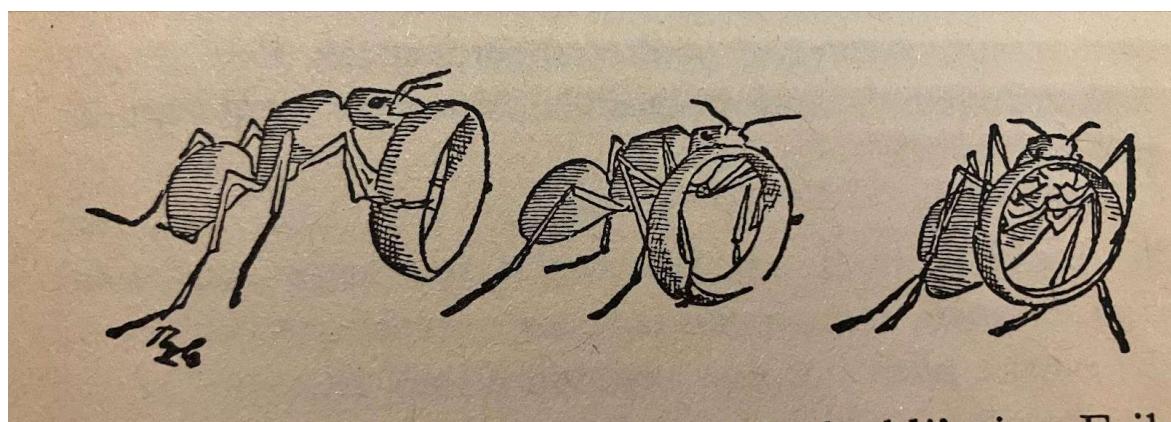
LA FOURMILIÈRE

Le p'tit O coulait à nouveau des jours paisibles. Il aimait regarder les petites fourmis qui s'affairaient. Tout le monde le connaissait et le saluait amicalement, tout en transportant des œufs de fourmi d'un endroit à l'autre. Parfois, il donnait même un petit coup de main. Il les encourageait à continuer comme elles avaient toujours fait. C'était ça, leur instinct, leur expliquait-il.

Cette vie tranquille lui fit presque oublier le malheureux ver de terre. Heureusement, il repensa à la pauvre créature alors qu'il passait devant un hangar rempli de pucerons. Il envoya aussitôt une petite armée de fourmis ouvrières pour aller démêler le ver.



À sa grande horreur, elles revinrent au bout d'un moment, chacune avec un petit morceau de ver de terre dans leurs mâchoires. « *Mais ce n'est pas du tout ce que je voulais dire !* » s'écria le p'tit O, « *je vous ai demandé de le démêler !* »



« **Eh bien, il est démêlé, non ?** » répondit le chef de la petite armée.
 « *Oui, mais pas comme ça ! Est-ce qu'il a encore dit quelque chose ?* »

L'une des fourmis s'avança avec l'extrémité avant du ver entre ses mâchoires. « Il n'a pas cessé de marmonner, je n'ai rien compris, » répondit-elle.

Bref, le ver de terre n'a pas survécu. Être coupé en deux, passe encore. Mais en cent morceaux, c'est un peu exagéré.

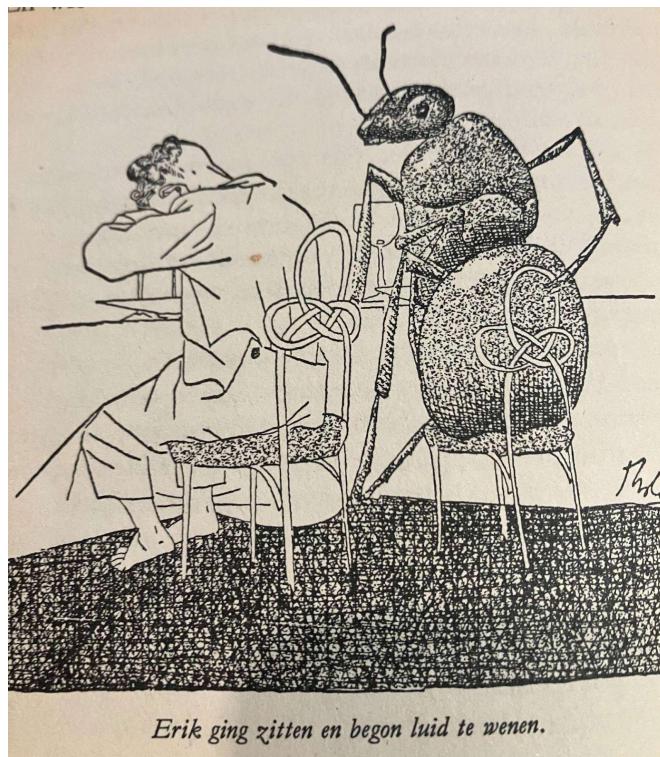
Ce soir-là, un grand banquet avait été prévu en l'honneur du p'tit O. Les morceaux de vers de terre tombaient à point. Ils furent préparés avec une bonne petite sauce. Par délicatesse, le p'tit O eut droit à un plat spécial (des pucerons au jus de fourmi aigre-doux !). Cela lui évita de devoir manger son ami.

Ce fut une très belle fête. Du moins jusqu'au moment où la plus âgée des fourmis ouvrières se leva, se racla la gorge et que tout le monde se tut. Comme on pouvait s'y attendre, son discours fut beaucoup trop long. Le p'tit O se demanda : « *Est-ce que ça va durer encore longtemps ?! Mon repas refroidit.* »



Pour résumer, le discours passa en revue tous les événements dramatiques du passé de la fourmilière, puis se concentra sur le présent, et en particulier sur l'arrivée, parmi eux, du savant Monsieur O. Le p'tit O se sentit mal à l'aise sous les projecteurs braqués sur lui. Il avait tellement envie de rentrer chez lui, de retrouver sa souris blanche Polly, son école, mademoiselle Farah et ses camarades de classe.

Et ainsi, quand vint le moment de prononcer son discours de remerciement, sa voix se noua dans sa gorge et il se mit à pleurer. Consternation générale ! Son petit dard est en train de sortir, pensèrent les fourmis ouvrières plus âgées.



« Je veux rentrer à la maison, de l'autre côté du barrage, et jouer avec Polly, » sanglota-t-il.

La vieille et sage fourmi ouvrière reprit la parole.

« Non, ce n'est pas le dard. J'ai pu observer Monsieur O ces derniers jours. Il était souvent perdu dans ses pensées, parfois il essuyait une larme. Et de temps en temps, il parlait d'un barrage derrière lequel se trouve la vraie vie. Eh bien, demain, nous aiderons notre illustre invité à trouver ce barrage ! Rien ni personne ne nous arrêtera. »

Un tonnerre d'applaudissements éclata. « Oui, demain en ordre de bataille vers ce barrage ! » et tous entonnèrent leur chant de guerre :

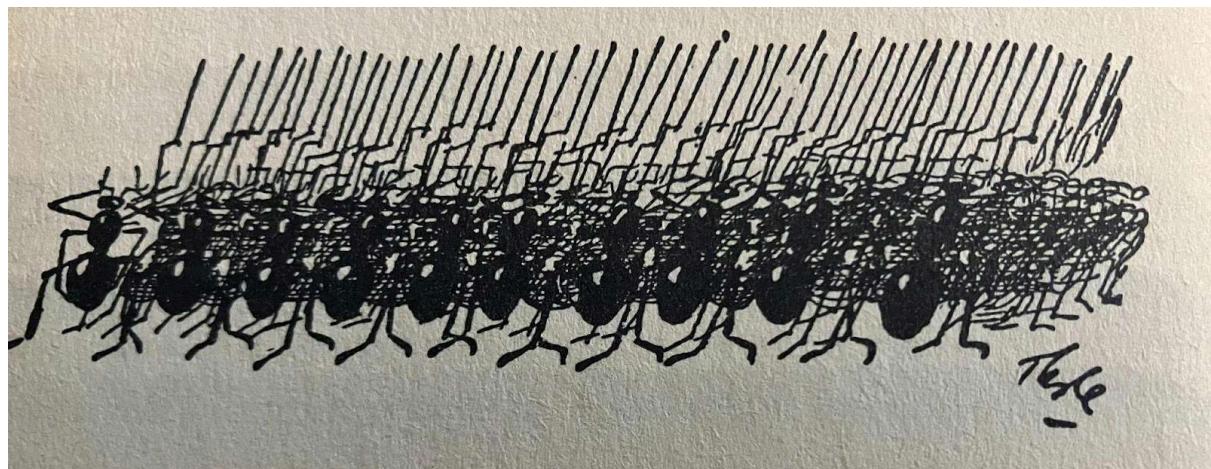
En avant ! En avant !
Ainsi parlent nos cœurs vaillants !
Ne soyons plus de simples fourmis,
Sortez vos rapières, mes amis
et jetez-vous sur le butin, triomphants !

« *Oh, oh !* » s'écria le petit O, en riant à travers ses larmes, « *Ce n'est pas si grave que ça. Venez, écoutez plutôt mon histoire sur la façon dont je suis arrivé ici, au pays de Prédelaine, et tout ce que j'y ai vécu. Asseyez-vous, car c'est une longue histoire.* »

Tout le monde s'assit et le p'tit O raconta ses aventures dans un silence total.

LE RETOUR À LA MAISON

Le lendemain matin, toutes les fourmis étaient alignées en rangs serrés, les unes derrière les autres, prêtes à partir en campagne, en route vers le barrage derrière lequel se trouvait la vraie vie.



C'était une belle matinée. La rosée reflétait la lumière du soleil dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. « *La nature est merveilleusement belle et ne déçoit jamais le promeneur,* » dit le p'tit O à sa voisine fourmi. (C'était une phrase tirée du livre qu'il avait reçu pour son anniversaire.) « *Personne ne chante ?* »

Et bientôt le chant de guerre retentit :

En avant ! En avant !
 Ainsi parlent nos cœurs vaillants !
 Ne soyons plus de simples fourmis,
 Sortez vos rapières, mes amis
 et jetez-vous sur le butin, triomphants !

Cela provoqua toutefois un terrible mouvement de panique chez les insectes aux alentours. Tout le monde tenta de se mettre en sécurité. Pour beaucoup, cependant, ce fut peine perdue. Les fourmis étaient plus rapides que la plupart d'entre eux. Il ne restait presque rien de leurs victimes, à part peut-être de petits élytres, une patte, ...

« *Oh non, ce n'était pas le but !* » pensa le p'tit O, bouleversé. Il courut vers l'avant pour supplier le chef de la colonne de cesser de semer la mort et la destruction.

Mais soudain, toute la colonne s'immobilisa dans un silence de mort. Le p'tit O se hissa sur la pointe des pieds et regarda par-dessus les têtes. Là, droit devant, se dressait une autre armée de fourmis, figée, en formation de combat. Ces fourmis étaient plus robustes, dotées de dards redoutables et de carapaces luisantes.

Le silence menaçant se prolongea. Le p'tit O se demanda s'il allait se passer quelque chose. Et oui, tout à coup, un bourdonnement se fit entendre qui s'amplifia jusqu'à devenir un vacarme effrayant de fourmis qui se battaient, hurlaient, étaient blessées ou mouraient. Le p'tit O fut, lui aussi, emporté dans cette violence brutale et aveugle. Bientôt, il se battit avec la même férocité et la même frénésie contre cet adversaire plus fort. Mais soudain, il se retrouva face à une fourmi géante qui lui cracha au visage un jet de liquide acide et brûlant.

« *De l'acide formique* » comprit immédiatement le p'tit O. Il commença à se frotter les yeux comme un fou. Lorsqu'il les ouvrit, il était assis dans son lit. Le dinosaure et le crocodile coloraient le papier peint de sa chambre. Dehors, il entendait les bruits d'un nouveau jour qui se levait. La voix de sa mère l'appela d'en bas : « Debout, lève-toi... »

ÉPILOGUE

Tout cela remonte à bien longtemps. Le p'tit O a grandi mais n'a jamais oublié son aventure (car c'en était bien une !) parmi les insectes du pays de Prédelaine.

Il a retrouvé le tableau de son arrière-grand-père et l'a accroché quelque part dans le grenier de sa maison. Parfois, il monte le voir et se dit que la vraie vie de ce côté-ci du barrage n'est peut-être pas si différente de la vie au pays de Prédelaine.

GKC 2025

Google Translate de l'original néerlandais

Relu et amélioré par Liesbeth Hollants van Loocke